

Discours de Nouvel An de Vaclav Havel, président de la république socialiste de Tchécoslovaquie

Vaclav Havel

Citer ce document / Cite this document :

Havel Vaclav. Discours de Nouvel An de Vaclav Havel, président de la république socialiste de Tchécoslovaquie. In: Politique étrangère, n°1 - 1990 - 55^eannée. pp. 93-98;

https://www.persee.fr/doc/polit_0032-342x_1990_num_55_1_3923

Fichier pdf généré le 06/01/2019

**DISCOURS DE NOUVEL AN DE VACLAV HAVEL,
PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE
DE TCHÉCOSLOVAQUIE**

Chers concitoyens,

Pendant quarante ans, vous avez entendu de la bouche de mes prédécesseurs, chaque nouvel an, sous diverses formes, la même chose : notre pays prospère, nous avons produit tant de millions de tonnes d'acier, nous sommes tous heureux, nous croyons en notre gouvernement et de belles perspectives s'ouvrent devant nous.

Mais je suppose que vous ne m'avez pas proposé pour cette fonction pour que je vous mente. Notre pays ne prospère pas. Le grand potentiel créateur et spirituel de nos peuples n'est pas utilisé à plein. Des branches entières de l'industrie produisent des articles qui ne présentent pas d'intérêt tandis que nous manquons de ce dont nous avons besoin. L'Etat, qui s'appelle Etat ouvrier, humilie et exploite les ouvriers. Notre économie désuète gaspille le peu d'énergie que nous avons. Le pays qui jadis pouvait être fier du niveau culturel de son peuple dépense si peu pour l'instruction qu'il occupe actuellement la 72^e place dans le monde. Nous avons détérioré la terre, les rivières et les forêts que nos prédécesseurs nous ont léguées et nous avons aujourd'hui le pire environnement d'Europe. Les hommes meurent chez nous plus tôt que dans la plupart des pays européens.

Permettez-moi de vous faire part d'une impression personnelle : alors que je me rendais récemment à Bratislava par avion, j'ai pris le temps de regarder par la fenêtre. J'ai vu le complexe de Slovnaft et juste derrière lui la grande cité de Petržalka. Ce coup d'œil a suffi pour me faire comprendre que nos hommes d'Etat et politiciens pendant des dizaines d'années n'ont pas regardé ou n'ont pas voulu regarder par la fenêtre de l'avion. Aucune lecture des statistiques dont je dispose ne me permettrait de comprendre plus vite et plus facilement la situation à laquelle nous sommes parvenus.

Mais cela n'est pas le principal. Le pire c'est que nous vivons dans un environnement moralement dépravé. Nous sommes moralement malades, car nous nous sommes habitués à dire une chose et à penser autrement. Nous avons appris à ne croire en rien, à être indifférents les uns à l'égard des autres, à ne nous occuper que de nous-mêmes. Les notions telles que l'amour, l'amitié, la pitié, l'humilité ou le pardon ont perdu leur profondeur et leur dimension et pour beaucoup d'entre nous ne représentent que des particularités psychologiques, des saluts égarés des temps les plus reculés, un peu ridicules à l'ère des ordinateurs et des fusées spatiales. Seulement peu d'entre nous étaient capables de dire à haute voix que les puissants

n'auraient pas dû être omnipotents et que les fermes spéciales, qui cultivaient pour eux des denrées alimentaires de qualité et écologiquement saines, auraient dû envoyer leurs produits aux écoles, aux internats pour enfants et aux hôpitaux à défaut de pouvoir les offrir à tous. Le régime précédent — avec son idéologie orgueilleuse et intolérante — a abaissé l'homme à la notion de force de production et la nature à celle d'instrument de production. Il a attaqué ainsi leur propre substance et leur rapport mutuel. Il a transformé des hommes talentueux et jouissant de tous les droits civiques, travaillant ingénieusement dans leur pays, en petites vis d'une grande et monstrueuse machine, grondante et puante, dont personne ne connaît en fait le sens. Elle n'est capable que de s'user lentement mais irrésistiblement avec toutes ses petites vis.

Quand je parle d'atmosphère morale dépravée, je ne parle pas seulement de ceux qui mangent des légumes écologiquement sains et ne regardent pas par la fenêtre des avions, mais de nous tous. Nous nous sommes tous habitués au système totalitaire, nous l'avons accepté en tant que fait immuable et ainsi nous avons contribué à le maintenir. En d'autres termes, nous sommes tous — bien qu'à des degrés évidemment divers — responsables du fonctionnement de la machine totalitaire ; nous ne sommes pas seulement ses victimes, mais nous sommes tous en même temps ses cocréateurs.

Je parle de tout ceci car il serait très imprudent de comprendre le triste héritage des quarante dernières années comme quelque chose d'étranger que nous aurait légué un parent éloigné. Nous devons au contraire l'accepter comme l'héritage de nos propres actes. Alors, nous comprendrons que c'est seulement à nous tous d'en faire quelque chose. Nous ne pouvons pas tout rejeter sur les souverains précédents, non seulement parce que cela ne correspondrait pas à la vérité, mais également parce que cela pourrait diminuer la responsabilité actuelle de chacun d'entre nous, c'est-à-dire le devoir d'agir indépendamment, librement, raisonnablement et vite. Ne nous trompons pas : le gouvernement, le parlement et le président, si excellents soient-ils, ne peuvent pas faire beaucoup s'ils sont seuls. Il serait également tout à fait faux d'attendre que la réforme générale vienne seulement d'eux. La liberté et la démocratie signifient pourtant la participation active et, de ce fait, la coresponsabilité de tous.

Si nous réalisons tout cela, toutes les horreurs que la nouvelle démocratie tchécoslovaque a héritées cesseront de nous paraître épouvantables et nous reprendrons espoir.

Dans la réforme de la société, les derniers temps — et notamment les dernières six semaines de notre révolution pacifique — ont démontré quelle grande charge universelle humaine, morale et spirituelle et quelle grande culture civique ont sommeillé sous le masque imposé de l'apathie. Quand quelqu'un m'affirmait catégoriquement que nous étions tels ou tels, j'ai toujours objecté que la société est une créature très mystérieuse et qu'il n'est jamais bon de juger les apparences à un moment donné. Je suis heureux de ne pas m'être trompé. Partout dans le monde, les gens s'étonnent que ces citoyens de Tchécoslovaquie malléables, humiliés, sceptiques et apparemment ne croyant déjà plus en rien, aient pris résolument cette décision magnifique de secouer le système totalitaire en plusieurs semaines,

et ce, d'une manière tout à fait correcte et pacifique. Nous nous en étonnons nous-mêmes et nous posons la question : où les jeunes gens qui n'ont jamais connu un autre système puisent-ils leurs aspirations à la vérité, leur libéralisme, leur imagination politique, leur courage et leur raison civique ? Comment leurs parents — c'est-à-dire la génération considérée comme perdue — ont-ils pu se joindre à eux ? Comment est-il possible en substance que tant de gens aient immédiatement compris ce qu'il fallait faire sans que personne n'ait eu besoin de conseil ou d'instructions ?

Je crois que cet aspect favorable de notre situation actuelle a deux raisons principales : l'homme, surtout, n'est jamais seulement un produit du monde extérieur mais il est toujours capable de s'élancer pour quelque chose de plus « haut », même si cette capacité est systématiquement détruite par ce monde extérieur ; la deuxième raison, ce sont les traditions humanistes et démocratiques dont on a souvent parlé en vain, qui ont quand même sommeillé dans l'inconscient de nos nations et nationalités et sont passées discrètement d'une génération à l'autre, chacun de nous les découvrant en soi au bon moment et les traduisant en actes.

Aussi, nous avons dû payer notre liberté actuelle. Beaucoup de nos concitoyens sont morts en prison durant les années 50, beaucoup ont été exécutés, des milliers de vies humaines ont été détruites, des centaines de milliers d'hommes talentueux ont été expulsés à l'étranger. On a pourtant suivi ceux qui ont sauvé, lors de la guerre, l'honneur de nos nations, ceux qui se sont dressés contre le gouvernement totalitaire ainsi que ceux qui ont simplement réussi à être eux-mêmes et à penser librement. Il ne faudrait oublier personne parmi ceux qui ont payé notre liberté d'aujourd'hui d'une manière ou d'une autre. Des tribunaux indépendants devraient établir équitablement la culpabilité éventuelle de ceux qui en sont responsables pour que la pleine vérité soit faite sur notre passé récent.

Nous ne pouvons pas non plus oublier que d'autres nations, ont payé la liberté d'aujourd'hui plus durement et qu'elles ont payé indirectement pour nous aussi. Le sang qui a coulé en Hongrie, en Pologne, en Allemagne et récemment d'une façon si bouleversante en Roumanie, ainsi que celui versé par les nations de l'Union soviétique, ne peut pas être oublié parce qu'une souffrance humaine concerne tout être humain. Il ne peut pas non plus être oublié parce que ces grandes victimes forment un arrière-plan tragique de la liberté d'aujourd'hui ou de la libération successive des nations du bloc soviétique, c'est-à-dire celui de notre liberté récemment acquise. Sans les changements qui se sont produits en Union soviétique, en Pologne, en Hongrie et en République démocratique allemande, ce qui est arrivé ici n'aurait peut-être pas eu lieu ou, du moins, pas si tranquillement.

Le fait que nous ayons bénéficié de conditions internationales favorables ne signifie pas que quelqu'un nous a aidé directement au cours de ces semaines. Après des siècles, nos deux nations se sont redressées seules, sans rechercher l'aide d'Etats plus forts ou des grandes puissances. Il y a là un grand apport moral, l'espoir qu'à l'avenir, nous ne devons pas souffrir du complexe de ceux qui sont obligés de remercier durablement quelqu'un pour quelque chose. Maintenant, il dépend de nous de décider si cet espoir deviendra réalité et si notre assurance civique, nationale et politique se réveillera d'une façon historiquement tout à fait nouvelle.

La confiance en soi n'est pas l'orgueil, bien au contraire ; seul un homme ou une nation pleins d'assurance au meilleur sens du terme sont capables d'écouter la voix des autres, de les accepter d'égal à égal, de pardonner à ses ennemis et de regretter ses propres fautes. Essayons, en tant qu'hommes, d'introduire l'assurance ainsi définie dans la vie de notre communauté et, en tant que nations, dans notre action sur la scène internationale. C'est seulement ainsi que nous gagnerons l'estime de nous-mêmes et des autres nations.

Notre Etat ne devrait jamais devenir l'appendice ou le parent pauvre d'autrui. Il est vrai que nous devons beaucoup prendre chez les autres et apprendre auprès d'eux, mais nous devons le faire comme des partenaires égaux qui ont aussi à donner.

Notre premier président a écrit : « *Jésus, pas César* ». Il a renoué par là avec Chelcicky ainsi qu'avec Comenius. Aujourd'hui, cette idée revit en nous et nous pouvons peut-être la répandre et introduire un élément nouveau dans la politique européenne et mondiale. Si nous le voulons, de notre pays pourraient émaner pour toujours l'amour, le désir de compréhension, la force de l'esprit et de l'idée. Cette émanation peut devenir notre propre apport à la politique internationale.

Masaryk a fondé la politique sur la moralité. Essayons de rénover, dans une époque nouvelle et d'une façon nouvelle, cette conception de la politique. Apprenons que la politique devrait être l'expression de la volonté de contribuer au bonheur de la communauté et non du besoin de la tromper et de la violer. Apprenons que la politique ne doit pas être seulement l'art du possible, surtout si l'on entend par là celui des spéculations, des calculs, des intrigues, des accords secrets et des manœuvres pragmatiques, mais qu'elle peut être aussi l'art de l'impossible, c'est-à-dire celui de rendre soi-même et le monde meilleurs.

Nous sommes un petit pays, pourtant nous avons été jadis un carrefour spirituel de l'Europe. Pourquoi ne pas le redevenir ? Ne serait-ce pas un autre apport en récompense de l'aide des autres dont nous aurons besoin ?

La mafia de ceux qui ne regardent pas par les fenêtres des avions et qui mangent des porcs spécialement engraisés vit encore et de temps en temps remonte à la surface mais elle n'est plus notre ennemi principal. Il en est de même à l'égard d'une quelconque mafia internationale. Notre ennemi principal, ce sont aujourd'hui nos propres défauts : l'indifférence à l'égard des choses communes, la vanité, l'ambition, l'égoïsme, les ambitions personnelles et les rivalités. C'est sur ce terrain que nous aurons à livrer notre combat.

Nous nous trouvons au seuil des élections libres et de la campagne préélectorale. Ne permettons pas que cette lutte salisse l'image jusqu'ici propre de notre révolution douce. Ne permettons pas la perte des sympathies que nous avons si vite acquises dans le monde en venant à des querelles de pouvoir. Ne permettons pas que, sous le noble désir de servir la chose commune, fleurisse de nouveau celui de se servir soi-même. Dans l'immédiat, il n'est pas vraiment important de savoir quel parti, club ou groupe remportera les élections. Il est important que ce soient ceux qui possèdent les meilleures qualités morales, civiques, politiques et professionnelles, sans

égard à leurs légitimations. La future politique et le prestige de notre Etat dépendront des personnalités que nous proposerons et élirons ensuite dans les corps représentatifs.

Il y a trois jours, je suis devenu, selon votre volonté exprimée par les députés de l'Assemblée fédérale, président de la République. Vous vous attendez donc à juste titre à ce que je mentionne les tâches qui m'attendent.

La première est d'utiliser mes compétences et mon influence afin que, tous, nous nous présentions rapidement et avec dignité devant les urnes aux élections libres et que la voie vers ce tournant historique soit empruntée de façon pacifique.

Ma deuxième tâche est de veiller à ce que nous abordions ces élections comme deux nations jouissant de droits leur permettant de respecter réciproquement leurs intérêts, leur indépendance nationale, leurs traditions religieuses et leurs symboles. En tant que Tchèque mandaté à la fonction de président et après avoir prononcé le serment devant une importante et proche personnalité slovaque, j'ai le devoir particulier, après plusieurs expériences amères faites par les Slovaques dans le passé, de veiller à ce que tous leurs intérêts soient respectés et que, à l'avenir, aucune fonction d'Etat y compris la fonction suprême ne leur soit inaccessible.

Ma troisième tâche est de développer tout ce qui mènera à de meilleures conditions de vie des enfants, des gens du troisième âge, des femmes, des malades, de ceux qui exercent un travail pénible, des membres des minorités nationales et de tous les gens qui, pour diverses raisons, sont dans une situation moins bonne que les autres. En aucun cas les meilleures denrées alimentaires ou les meilleurs hôpitaux ne doivent être désormais le privilège des puissants. Ils doivent être offerts à ceux qui en ont le plus grand besoin.

En tant que chef des forces armées, je veux garantir que personne, sous prétexte du maintien de la puissance défensive de l'Etat, ne déjouera plus les courageuses initiatives pacifistes y compris le raccourcissement de la durée du service militaire, l'introduction du service civil et l'humanisation globale de la vie militaire.

Dans notre pays, il y a beaucoup de prisonniers qui ont commis des fautes graves et qui ont été punis pour cela, mais qui ont dû passer, malgré la bonne volonté de certains enquêteurs, de juges et principalement d'avocats, par une justice dégradée. Cette justice limitait leurs droits et les faisait vivre dans des prisons qui ne cherchent pas à réveiller les meilleures qualités des gens, mais, au contraire, les détruisent physiquement et spirituellement.

J'ai donc décidé de proclamer une amnistie relativement large. En même temps, les prisonniers doivent comprendre qu'il est impossible de supprimer en une journée quarante ans de mauvaise procédure, de jugement et d'emprisonnement et que les changements préparés à la hâte demanderont pourtant un certain temps. En se révoltant, ils n'aideront ni cette société ni eux-mêmes. L'opinion publique ne doit pas avoir peur des prisonniers libérés, ne pas leur rendre la vie dure mais doit au contraire les aider dans l'esprit chrétien à trouver, après leur retour dans notre milieu, ce que les

prisons ne pouvaient pas leur offrir : la volonté de pénitence et le désir de vivre justement.

Ma tâche honnête est de renforcer l'autorité de notre pays dans le monde. Je voudrais que les autres Etats nous estiment grâce à la compréhension, à la tolérance et à l'amour de la paix que nous montrerons. Je serais heureux si le pape Jean-Paul II et le dalaï-lama visitaient notre pays avant les élections, même pour une journée. Je serais heureux si des liens amicaux s'intensifiaient avec toutes les nations. Je serais heureux si nous parvenions à établir des relations diplomatiques avec le Vatican et Israël. Je veux également contribuer à la paix par ma courte visite dans les pays de nos deux voisins apparentés, la RDA et la RFA. Je n'oublierai pas non plus nos autres voisins — la Pologne fraternelle, la Hongrie et l'Autriche dont nous sommes de plus en plus proches.

En conclusion, je veux être un président qui parlera moins mais travaillera davantage, un président qui non seulement regardera attentivement par la fenêtre de son avion, mais qui, surtout, sera présent parmi ses concitoyens et saura les écouter.

Vous vous demandez peut-être quelle est la république dont je rêve. Je vais vous répondre : il s'agit d'une république indépendante, libre, démocratique, économiquement prospère et socialement juste, bref d'une république humaine au service de l'homme et c'est pourquoi elle peut s'attendre à ce que l'homme la serve en retour. Il s'agit d'une république qui réunit des gens d'une culture générale étendue car sans eux on ne peut résoudre aucun de nos problèmes humains, économiques, écologiques, sociaux et politiques.

Mon prédécesseur le plus important a commencé son premier discours par une citation de Comenius. Permettez-moi de terminer mon premier discours par une paraphrase de la même citation : « *Ton pouvoir, peuple, est retourné dans tes mains !* ».